

Philippe
JAENADA

**D SANS PREUVE
& SANS AVEU**

REFUSER L'INJUSTICE

Sans preuve & sans aveu

DU MÊME AUTEUR

Chez Miallet-Barrault Éditeurs

Au printemps des monstres, 2021 ; Points, 2022.

Aux Éditions Julliard

Le Chameau sauvage, 1997 ; J'ai lu, 1998 ; Points, 2018.

Néfertiti dans un champ de canne à sucre, 1999 ; Pocket, 2000 ; Points, 2009.

La Grande à bouche molle, 2001 ; J'ai lu, 2003 ; Points, 2020.

Sulak, 2013 ; Points, 2014.

La Petite Femelle, 2015 ; Points, 2016.

La Serpe, 2017 ; Points, 2018.

Chez d'autres éditeurs

Le Cosmonaute, Grasset, 2002 ; Le Livre de Poche, 2004 ; Points, 2011.

Vie et mort de la jeune fille blonde, Grasset, 2004 ; Le Livre de Poche, 2006 ; Points, 2018.

Les Brutes, dessins de Dupuy et Berberian, Scali, « Graphic », 2006 ; Points, 2009.

Déjà vu, photos de Thierry Clech, PC, 2007.

Plage de Manaccora, 16 h 30, Grasset, 2009 ; Points, 2010.

La Femme et l'Ours, Grasset, 2011 ; Points, 2012.

Spiridon superstar, Steinkis, « Incipit », 2016.

Philippe Jaenada

Sans preuve & sans aveu

Mialet-Barrault Éditeurs
3, place de l'Odéon
75006 Paris

www.mialetbarrault.fr

© Mialet-Barrault, département de Flammarion, 2022.

ISBN : 978-2-0802-9123-3

Il faut que j'écrive vite, on ne m'en voudra pas (non) : la littérature, parfois, tant pis. (Au placard, digressions et parenthèses !) Il faut que j'écrive vite en croisant les doigts – c'est très difficile – pour toucher quelques personnes, qui peut-être en alerteront d'autres (on va dire que je me prends pour un justicier ou je ne sais quoi, que mes livres me sont montés à la tête, que je pars en sucette et sors de mon rôle : tant pis), car pendant que je fais des phrases, un homme fermente dans une cellule, un homme qui ressemble à mon voisin du cinquième, au pharmacien du coin de la rue ou au plombier de ma mère et que je crois aussi innocent que ma mère et son plombier réunis – mais peu importe ce que je crois. Les pages qui suivent ne serviront peut-être à rien, mais je ne m'imagine pas ne pas les écrire, donc voilà.

J'ai changé les noms de nombreux protagonistes de cette histoire extravagante. Certains parce qu'ils y apparaissent sans avoir rien fait pour, rien demandé, je ne vais pas les y replonger ; d'autres parce que je ne veux montrer personne du doigt. Pour pseudonymes, j'ai choisi des mois de l'année, des fruits et des légumes.

Principaux protagonistes

(Il y en a beaucoup, des protagonistes. Ne vous embêtez pas à retenir les noms, je rappellerai de qui il s'agit au fur et à mesure du récit – la liste qui suit peut simplement servir de memento au cas où, de camp de base.)

Cescon Marie, née Novembre.

Novembre Georges : frère de Marie.

Novembre Régine : épouse de Georges.

Novembre Christian : fils de Georges et Régine, neveu de Marie.

Novembre Corinne : épouse de Christian.

Décembre Josy, née Novembre : sœur de Marie.

Juin Bernadette, née Novembre : sœur de Marie.

Juin Céline : fille de Bernadette, nièce de Marie.

Laprie Anne, née Novembre : sœur de Marie, mère d'Alain Laprie et de Brigitte Avril.

Laprie Alain : fils d'Anne, neveu de Marie.

Laprie Mariane : épouse d'Alain.

Avril Brigitte, née Laprie : fille d'Anne, nièce de Marie.

Avril Pierre : mari de Brigitte.

Poivron Anatole : cousin éloigné de Marie.

Mars Pascal : neveu éloigné et filleul de Marie.

Cerise Pauline, née Noisette : voisine (en face) de Marie.

Cerise Gilles : mari de Pauline.

Framboise Paulette, née Noisette : sœur de Pauline, voisine (presque en face) de Marie.

Framboise Lucien : mari de Paulette.

Clémentine Daniela : voisine (derrière) de Marie.

Cassis Thierry : voisin (derrière) de Marie.

Kiwi Michel : voisin de Marie.

Octobre Gisèle : voisine de Marie ; amie de Georges Novembre.

Octobre Cécile : fille de Gisèle.

Janvier Claudette : amie de Marie.

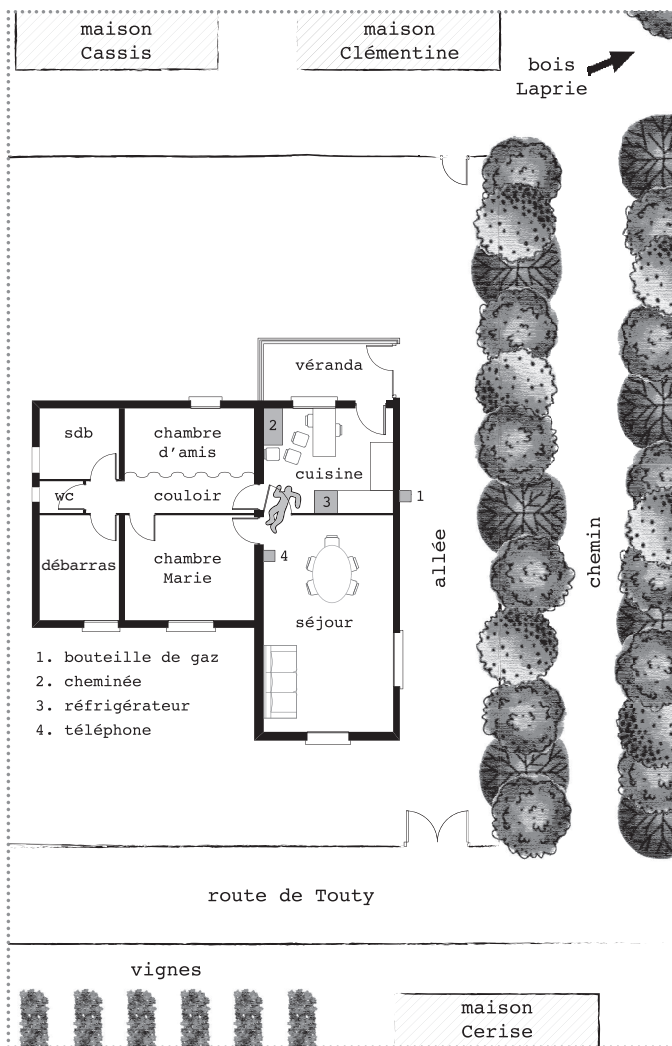
Février François : ami d'Alain Laprie, repreneur de sa société.

Septembre Paul : gendarme en retraite, beau-frère et ami de Georges Novembre.

Adjudant Radis : premier gendarme arrivé sur les lieux du crime.

Adjudant X : gendarme, principal enquêteur jusqu'en 2007.

Major Y : gendarme, principal enquêteur à partir de 2009.



Le mercredi 17 mars 2004, à 22 h 05, Julien, 19 ans, quitte son travail à la Sobodec (Société bordelaise de décoration), dans la zone artisanale d'Artigues-près-Bordeaux, non loin de Bordeaux. Il monte dans la Peugeot 306 blanche de son collègue et ami Damien, 19 ans également : ils rentrent ensemble à Pompignac, à cinq ou six kilomètres à l'est, où Damien vit avec ses parents depuis six mois et où Julien a emménagé le jour même avec sa mère et son beau-père (« le copain de ma mère », dit-il). À 22 h 15, Damien dépose Julien devant chez lui, route de Touty (rien de spécial du côté de la vieille maison voisine), puis tourne à droite après cinquante mètres, chemin des Graves, perpendiculaire à la route de Touty, et roule encore cinquante mètres pour se garer dans son allée. Ils doivent se retrouver dans vingt minutes pour marcher jusqu'à l'arrêt de bus de Bel-Horizon, à trois cents mètres sur la route de Touty, y discuter avec des potes – comme partout ailleurs, l'arrêt de bus abrite les jeunes qui s'ennuient,

peuvent se regrouper et fumer tranquilles ; celui-ci ressemble à une petite maison blanche au toit de tuiles, c'est un peu comme une chambre d'amis en extérieur, avec juste un mur en moins.

Quand Julien arrive chez lui, sa mère Monique fait la vaisselle dans la cuisine, son beau-père, Michel Kiwi, est dans le garage, il déballe les cartons du déménagement. Le jeune homme prend sa douche, enfle des vêtements propres, un survêtement, des baskets, une casquette rouge. Il ne mange pas, il n'a pas faim, deux Granola peut-être, il part vers le chemin des Graves et entre chez Damien, qui est seul à la maison ce soir-là et ne s'est pas encore douché, il téléphonait à sa copine depuis son arrivée. Quand son pote s'éloigne vers la salle de bains, Julien s'installe dans le canapé du salon et allume la télé : Monaco-Châteauroux sur TPS. À dix minutes de la fin du match, Châteauroux mène 1-0.

Vers 22 h 40, Damien est prêt, il porte un jogging, un blouson avec moumoute au col (Julien le préciera à la police, je ne sais pas pourquoi) et une casquette rouge lui aussi. Au croisement du chemin des Graves et de la route de Touty, ils doivent tourner à droite pour prendre la direction de l'abribus où les attendent Thomas, Étienne, Pierre, Vincent et sans doute Christophe (ça ne fait pas très 2004, ce sont pourtant les vrais prénoms), mais l'un des deux tourne la tête vers la gauche par hasard et aperçoit de la fumée, beaucoup de fumée qui semble s'échapper du toit d'une maison, des flammes aussi. Julien pense qu'il y a le feu chez lui, il court, Damien le

suit mais non, c'est à côté, la vieille maison voisine, seulement séparée de celle de Julien par une clôture, il ne sait pas qui y vit puisqu'il vient d'arriver dans le quartier. Il entre prévenir en vitesse le copain de sa mère, Michel Kiwi est nu dans la salle de bains, il s'apprête à se laver, Julien lui crie que ça brûle à côté et pendant que Michel s'habille en vitesse il ressort et retrouve Damien dehors. Tous les deux se précipitent à côté, le portail est grand ouvert, à deux battants, ils avancent dans l'allée de gravier – de hautes flammes sortent du milieu du toit – jusqu'à la première porte qu'ils trouvent, celle de la véranda, à l'arrière de la maison, qui sert d'entrée principale depuis cinquante ans. Ils frappent à la vitre, crient, personne ne répond, la porte n'est pas verrouillée, ils entrent, font deux pas, une nouvelle porte fermée, celle qui donne à l'intérieur de la maison, ils frappent encore, crient encore, n'entendent rien, hésitent, ils ont peur, essaient la poignée, la porte s'ouvre et les deux casquettes rouges pénètrent prudemment dans la cuisine.

Julien entre le premier, Damien juste derrière lui. La pièce est dans la pénombre mais des flammes qui proviennent du couloir ou d'une chambre sur la droite permettent d'y voir à peu près clair. (Ils diront qu'ils ne distinguaient « pas de flammes, mais plutôt des lueurs qui étaient proches et arrivaient bien vite » – la porte de ce couloir pourtant semble fermée mais c'est comme si l'on voyait à travers, des petits carreaux de verre peut-être, pense Julien (il y avait bien des petits carreaux de verre mais ils ont fondu ou éclaté, ou vont fondre ou éclater sous peu, puisque quelques instants plus tard en tout cas, à l'arrivée des secours, il ne restera que le cadre et une traverse de bois à quarante ou cinquante centimètres du bas : les panneaux de verre, un grand et un petit en bas, auront disparu).) La première chose que les garçons remarquent, c'est le sang sur le carrelage de la cuisine, devant eux, beaucoup de sang, des flaques et des traces de glissades (du sang aussi sur la porte du four, sur celles du frigo et d'un placard bas, partout).

Ils n'osent pas avancer. Une chaise est renversée. Au fond, dans le coin opposé, près des flammes qui approchent à droite, ils aperçoivent un corps par terre, sur le ventre. « Monsieur ! Monsieur ! » Le bras gauche est replié sous le corps, le droit comme tendu vers eux. La tête – qui paraît sombre, brouillonne, ensanglantée – et le tronc sont dans la cuisine, les jambes dans une autre pièce à gauche, peut-être le salon ou le séjour. Julien appelle encore, d'une voix aussi forte que possible : « Monsieur ? Vous m'entendez ? ! » Le corps ne bouge pas.

Les jeunes gens font demi-tour et se réfugient dans la véranda obscure, effarés, presque pétrifiés. Damien sort son portable de sa poche et appelle les pompiers. Il est 22 h 48. Il donne l'adresse, 28 route de Touty à Pompignac, explique rapidement la situation, son interlocuteur du centre de secours lui demande de sortir la personne au plus vite, comme il peut, de l'éloigner de la maison et d'attendre au bord de la route.

Julien et Damien retournent dans la cuisine, vaillamment. « Monsieur, il faut sortir ! » Ils s'approchent, sont obligés de marcher dans le sang, l'un derrière l'autre, ploc visqueux, ploc lugubre, avancent courageux en longeant la table couverte d'une toile cirée à fleurs, remarquent une cheminée (éteinte) sur la droite puis constatent que le corps devant eux porte une jupe, c'est une femme, une vieille femme apparemment, elle baigne dans le sang, on ne peut pas dire autrement, le sang qui s'écoule d'une large plaie à l'arrière du crâne, une grande flaque sous la tête, ses

cheveux sont poisseux, imbibés, son dos aussi (elle porte une blouse en nylon), ses bras, même ses jambes : ils ne savent pas par où la saisir. « Madame ! » Damien s'est coupé aux mains en plusieurs endroits au cours de sa journée de travail à la Sobodec, il ne veut pas la toucher, il ne veut pas que ce sang de drame se mélange au sien. Sur une chaise à côté est posée une veste de lainage vert, ou un gilet : il s'en empare, l'enroule autour du bras droit inerte, l'empoigne et tire mais le corps est trop lourd. Il demande à Julien, immobile, sidéré, de l'aider, mais celui-ci ne sait pas non plus par où la saisir, refuse de toucher le bras gauche sanguinolent, prend le même que son copain, sur la veste verte, au niveau du coude, pas plus haut, et tous les deux, courbés en avant, collés l'un à l'autre, traînent péniblement la victime vers la porte en laissant une trace sanglante derrière eux, un chemin rouge de la largeur de la vieille dame, qui efface tout ce qui se trouvait en dessous. Ils ne savent pas si elle est morte ou non mais elle ne remue pas, ne gémit pas. Lorsqu'ils atteignent essouffés la véranda, Michel Kiwi habillé à la hâte et la mère de Julien arrivent en courant, l'homme prend les jambes pour aider les garçons, une cheville dans chaque main, le collant est gorgé de sang, il n'y a plus de chaussures, et tous les trois (Damien a lâché le gilet vert près de l'entrée de la cuisine, il tient maintenant le poignet droit à même la peau, tant pis, Julien lui ne peut toujours pas se résoudre à prendre le bras gauche gluant, il attrape la blouse, bleue à motifs floraux rouges, au niveau de l'épaule, à deux mains, vite pleines de sang

quand même) parviennent à la porter assez rapidement dans l'allée, face vers le sol, jusqu'au portail, où ils la posent – sur le ventre, pour que la plaie béante derrière sa tête n'entre pas en contact avec le gravier. Elle paraît morte.

La voisine de derrière, côté véranda, au-delà du jardin, Daniela Clémentine, les rejoint là, pousse un hurlement en reconnaissant au sol le corps de Marie Cescon, 88 ans, et se met à pleurer, presque en crise de nerfs. Michel tente de la calmer et lui demande s'il y a quelqu'un d'autre dans la maison qui n'est encore qu'à moitié brûlée, non, personne, Marie vit seule, s'il y a du gaz, oui, oui, une bonbonne, dehors. Elle le guide en tremblant jusqu'à une sorte de caisson de bois blanc, au pied du mur de la maison que longe l'allée et sous un escalier extérieur en colimaçon qui mène aux combles, Michel s'accroupit et en ouvre la petite porte, ferme le robinet de la bouteille, essaie d'ôter le tuyau, qui résiste, essaie de l'arracher, tire fort, demande à Damien de l'aider, à deux ils y parviennent et portent la bonbonne jusqu'au portail, près du corps de Marie. Daniela crie vers les deux maisons des sœurs Noisette, en face, de l'autre côté de la route de Touty : « Pauline ! Paulette ! Il est arrivé quelque chose à Marie ! Pauline ! » Pendant ce temps, la mère de Julien, Monique, a couru chez elle chercher une couverture, elle revient et couvre Marie, qui n'a toujours pas bougé.

Après l'appel de Damien et la mise en route à 22 h 54 de l'équipage dans le camion, le centre de secours des pompiers a prévenu à 22 h 55 le SAMU et le centre

opérationnel de la gendarmerie de Bordeaux, qui alerte à son tour les gendarmes de Tresses, à trois kilomètres de Pompignac. Ce sont eux qui arrivent les premiers sur les lieux, à 23 h 05, ils sont deux. Pendant que son collègue et subordonné se penche sur la victime, l'adjudant Radis a la bonne idée, et le courage, d'entrer dans la maison en feu, premier depuis Julien et Damien, et d'y prendre quatre photos : une depuis l'intérieur de la véranda, où l'on voit d'importantes taches de sang sur l'angle gauche du mur où s'ouvre la porte de la cuisine ; une à l'entrée de la cuisine, où l'on voit le chemin de sang du corps traîné de la victime, et le gilet vert souillé laissé près de la porte ; une autre quelques pas plus loin, où l'on voit le plan de travail en face, la gazinière et l'évier sur la gauche, le frigo sur la droite, beaucoup de sang au sol dans cette zone, comme si on avait patiné dedans, et deux chaussons abandonnés là ; une dernière qui montre le coin opposé à la porte d'entrée, où l'on voit au premier plan une moitié de la table couverte de la toile cirée à fleurs, au-delà une chaise de cuisine renversée, au-delà encore l'endroit où les jeunes ont trouvé le corps, dans l'angle à deux ouvertures, l'une à gauche (vers où les jambes étaient étendues) après laquelle on ne distingue presque rien, c'est sombre, l'autre à droite : derrière la porte dont les carreaux de verre ont disparu, on aperçoit des flammes et des débris par terre, sans doute tombés du toit, dont une partie s'est effondrée. En prenant cette photo, l'adjudant Radis n'avait probablement pas conscience de l'importance qu'elle revêtirait des années plus tard.

Près du corps toujours inerte sont venus s'ajouter Pauline Noisette, épouse Cerise, et son mari Gilles, les voisins d'en face réveillés par les appels de Daniela Clémentine (Paulette née Noisette et Lucien Framboise, dont la maison est pourtant contiguë à celle des Cerise, ont le sommeil plus lourd), ainsi que Jean Prune, un autre voisin de derrière, près de chez Daniela – il est sorti de chez lui à 21 h 30 pour aller jouer au tennis à la « Plaine des sports » de Pompi-gnac (« Il me semble avoir senti une faible odeur de fumée mais je n'en suis pas sûr »), et lorsqu'il est revenu peu après 23 heures, il a vu le petit attroupe-ment devant chez sa voisine et s'est arrêté. Pauline Cerise, son portable à l'oreille, est en train de prévenir la famille : à 23 h 02, elle appelle Alain Laprie, l'un des neveux de Marie, qu'elle connaît (Pauline, plus qu'une voisine, est une amie proche de Marie, elle l'aide parfois à faire ses courses, elle lui rend des services), qui vit à Bordeaux et qui est considéré comme son « neveu préféré » : il ne répond pas, elle

lui laisse un message sur son portable, puis un autre sur son fixe. Elle appelle ensuite Brigitte Avril, la sœur aînée d'Alain, à Bordeaux également, qui n'est pas encore couchée : elle lui apprend que sa tante « n'est pas bien » et que sa maison brûle. Brigitte lui passe son mari, Pierre, qui était en train de lire au lit et à qui Pauline explique à nouveau la situation.

À 23 h 09, les pompiers arrivent, suivis de près par les urgentistes du SAMU. Tandis que les uns puis les autres tentent de réanimer Marie Cescon (massage cardiaque, insufflateur d'oxygène – pour l'installer, il a fallu ôter de la bouche une moitié inférieure de dentier) et comprennent assez rapidement que c'est vain, laissant le médecin constater le décès, deux hommes casqués, le capitaine Cavoleau et le sapeur Morisset, pénètrent dans la maison (dont maintenant plus de la moitié est en feu) avec les lances. Ils bousculent la table de cuisine en entrant côte à côte et font tomber au sol l'autre moitié du dentier, la supérieure, qui était posée dessus. Pour s'approcher au plus près des flammes, ils cassent à coups de pied la traverse et une partie du cadre de la porte dont les carreaux de verre ont déjà été détruits. Ils ne mettront qu'un quart d'heure à circonscrire l'incendie – c'est rapide, ils sont forts. À 23 h 40, tandis qu'ils achèvent d'arroser les dernières braises, deux hommes arrivent en Mercedes blanche.

Ils se garent le long de la route, près du portail. Du siège passager descend Alain Laprie, du siège conducteur Pierre Avril, son beau-frère. Ils entrent dans l'allée et se dirigent rapidement vers les gendarmes.

Dès qu'elle a été prévenue par Pauline Cerise, Brigitte Avril a téléphoné à son frère Alain, à 23 h 04, mais il était en train d'écouter sa messagerie – sa femme et lui dormaient quand Pauline a laissé son premier message, ils ont été réveillés juste après par l'appel sur le fixe –, Brigitte a aussitôt essayé sur le portable de sa belle-sœur Mariane, qui lui a répondu. Pierre Avril était en train de s'habiller pour se rendre sur les lieux, il proposait de passer chercher Alain. Ce dernier se préparait aussi à partir, mais ce serait sans doute plus rapide en Mercedes, entendu, il l'attendrait devant la porte de chez lui. À 23 h 18 (je ne donne pas au hasard ces horaires si précis, pour faire le malin, c'est la téléphonie qui les indique), Pierre s'est arrêté devant chez Alain et les deux

hommes sont partis à toute vitesse dans la nuit vers le drame de Pompignac.

Leur comportement, surtout celui d'Alain Laprie, va surprendre les enquêteurs. (L'un déclarera : « Nous avons été interpellés par deux personnes de type masculin. » C'est un enquêteur de type gendarme.) On en parlera encore des années plus tard, dans les rapports de synthèse et l'acte d'accusation : sans se préoccuper de l'état de sa tante, sera-t-il écrit, Alain Laprie insiste lourdement pour qu'on le laisse entrer dans la maison à moitié détruite, afin d'y récupérer des papiers importants, dit-il, de l'argent liquide (il affirme que sa tante conservait toujours plusieurs milliers d'euros chez elle), ainsi que sa tronçonneuse et sa débroussailleuse, qu'il a laissées dans la véranda. Il essaie successivement auprès de trois gendarmes, qui chacun leur tour le repoussent, en lui expliquant que ce n'est pas possible pour l'instant mais qu'il ne s'inquiète pas, la maison sera gardée toute la nuit, il pourra prendre ce qu'il veut, du moins ce qui lui revient, demain. Il paraît contrarié. Cette attitude intriguera beaucoup les enquêteurs qui, dès ces premiers instants, commencent à s'intéresser à lui. Il sera interrogé le lendemain matin à 10 heures, à la gendarmerie de Tresses.

Cette nuit-là, les gendarmes ne prennent les dépositions que de Julien et Damien, peu après minuit. Le maire de Pompignac est maintenant sur les lieux, le commandant de la compagnie de gendarmerie de Bordeaux aussi, comme les voisins d'en face Paulette et Lucien Framboise, qu'on a prévenus par téléphone,

et le directeur des pompes funèbres d'Ambarès-et-Lagrave, à dix kilomètres de Pompignac : à 1 heure, il emporte le corps de Marie Cescon – après que l'adjudant Radis a pris trois photos d'elle, dont un gros plan de la large plaie sanglante à l'arrière de son crâne – pour le conduire à la morgue de Bordeaux. À 1 h 18, le dernier camion de pompiers s'en va. Alain Laprie et Pierre Avril remontent dans la Mercedes blanche quelques minutes plus tard et rentrent chez eux. Une équipe de gendarmerie reste sur place pour surveiller la maison. L'enquête débute le lendemain matin à 8 heures, dès le lever du jour.

Les premiers enquêteurs n'ont aucun mal à déterminer d'où est parti le feu : dans la pièce mitoyenne à la cuisine, de l'autre côté du mur où s'appuie la cheminée, une chambre (les restes métalliques calcinés d'un sommier en témoignent) à laquelle on accède par le couloir d'où venaient les flammes quand Julien et Damien ont sorti le corps de Marie : c'est la pièce la plus dévastée, noircie, il ne reste quasiment rien, des bouts de ferraille, des morceaux de poutres brûlés et des tuiles tombées du toit, même la fenêtre et les volets ont été entièrement détruits. En interrogeant plus tard les voisins et la famille, ils apprendront qu'elle était séparée du couloir non par un mur mais, sur toute la longueur, par une cloison coulissante en plastique, genre à soufflet, en accordéon (qui s'ouvrait par le milieu et n'atteignait pas le plafond, le rail étant fixé trente ou quarante centimètres plus bas) ; qu'elle servait de chambre d'amis et n'était plus que très rarement utilisée, depuis des années. Marie y entreposait surtout des affaires

qu'elle ne savait pas où ranger. On a sans doute mis le feu au lit.

L'incendie n'a ravagé qu'une partie de la maison : cette chambre, donc ; celle de Marie, située juste en face, de l'autre côté du couloir (une vraie pièce celle-là, à quatre murs et deux portes, l'une donnant dans le couloir, l'autre dans le séjour) ; et au fond la salle de bains, les toilettes et un débarras. Toute une partie du toit a brûlé et s'est écroulée, la partie centrale, au-dessus des deux chambres. La cuisine et le séjour ont été épargnés, on ne remarque qu'une sorte de léger voile de fumée, de suie, sur les murs et les meubles, surtout dans la cuisine. Dans le salon, au-dessus de la porte qui communique avec la chambre de Marie – les deux panneaux de contreplaqué ont brûlé et disparu (comme les carreaux de verre de l'autre porte), seuls subsistent le cadre et la traverse de bois plus robustes –, le mur est noir, la tapisserie carbonisée jusqu'au plafond, dont des éclats de plâtre sont tombés au sol. Pour le reste de la maison, on ne peut pas avoir de certitudes, mais ces deux pièces, la cuisine et le séjour, ne semblent pas avoir été fouillées.

On sait où le feu a pris, on sait aussi où l'agonie de Marie Cescon a probablement débuté : dans la véranda. Il y a tant de sang sur l'angle du mur avec la cuisine, à gauche de la porte lorsqu'on entre, qu'il paraît évident que c'est là qu'elle s'est ouvert l'arrière de la tête. Selon l'expert de projections et transferts de sang, il y a d'abord une trace de choc violent sur l'arête du mur, à 1,35 m du sol (Marie, selon l'autopsie, mesurait 1,55 m – 1,60 m sur son passeport de

2001), puis de frottement jusqu'au sol ou presque, comme si elle s'était affalée lentement le long de cet angle ; une large trace de contact, visiblement des cheveux ensanglantés, qui descend jusqu'à une trentaine de centimètres du seuil, indique qu'elle a dû bouger la tête contre le bas du mur puis se diriger péniblement, peut-être à quatre pattes, vers l'intérieur de la cuisine. Il semble assez facile d'imaginer la scène : elle était debout dans la véranda, tournée face à la porte qui donne vers l'extérieur, elle est « tombée » en arrière et sa tête a heurté le coin du mur, elle s'est effondrée.

Dans la cuisine, à 2,50 m en face de la porte, dans l'angle entre la gazinière et le plan de travail, une grande flaque de sang macule le carrelage, avec des traces de « patinage » qui témoignent d'efforts désespérés pour se relever. C'est là que Marie a perdu ses deux chaussons. Si je pense qu'elle est arrivée jusqu'ici à quatre pattes, c'est que les semelles de ses chaussons sont presque exemptes de sang ; d'autre part, sur le trajet depuis l'entrée, de nombreuses gouttelettes ont été projetées sur la porte du placard sous l'évier et sur celle du four, comme si elle avait secoué la tête en progressant. À partir de là, il est plus difficile de savoir ce qui s'est passé. Après le plan de travail et avant la porte qui donne sur le séjour, le bas du réfrigérateur est plein de sang. Elle semble avoir réussi à se redresser ici (la porte du frigo est légèrement entrouverte, comme si elle s'y était accrochée pour s'aider à se relever), avant de tomber à nouveau, vers l'avant : on trouve des traces sanglantes

Cet ouvrage a été mis en pages par



<pixellence>

N° d'édition : 546228-0
Dépôt légal : octobre 2022

L'incompréhension et l'indignation. Philippe Jaenada a été saisi de ces sentiments au spectacle de l'injustice flagrante qui, en juin 2021, a condamné à quinze ans de prison un homme de soixante-six ans sans aucune justification avérée. Il a tenu à écrire dans le détail le cheminement de cette instruction longue et litigieuse qui a conduit à une décision inacceptable.



Après les succès du *Chameau Sauvage* (prix de Flore),
de *La Petite Femelle*, *La Serpe* (prix Femina) ou
Au printemps des monstres, Philippe Jaenada
nous offre ici une nouvelle facette
de son très grand talent.